

*Avant L'Avare*

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ (1650)

LE BARBOUILLÉ

C'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que si vous me satisfaisiez sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR

Hé ! De l'argent.

LE BARBOUILLÉ

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ? Sache, mon ami, que quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffret admirable, ce coffret dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tu me donnerais le monde où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre, où serait cette citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait cette chambre magnifique, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffret admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent.

Acte 1, sc. 2

L'ÉTOURDI (1655)

Mascarille.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,  
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver  
À chercher les biais que nous devons trouver,  
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,  
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.  
De ces égyptiens qui la mirent ici  
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci ;  
Et trouvant son argent, qu'ils lui font trop attendre,  
Je sais bien qu'il serait très-ravi de la vendre ;  
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu :  
Il se ferait fesser pour moins d'un quart d'écu,  
Et l'argent est le dieu que sur tout il révère ;  
Mais le mal, c'est...

Lélie.

Quoi ? C'est ?

Mascarille.

Que monsieur votre père

Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,  
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats ;  
Qu'il n'est point de ressort qui pour votre ressource  
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.

Acte 1, sc. 2, v. 88-104

ANSELME (qui entre sur scène)

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !

J'en suis confus : jamais tant d'amour pour le bien,  
Et jamais tant de peine à retirer le sien.  
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,  
Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,  
Et dont avec peine on fait l'accouchement.  
L'argent dans une bourse entre agréablement ;  
Mais le terme venu que nous devons le rendre,  
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.  
Baste, ce n'est pas peu que deux mille francs dus  
Depuis deux ans entiers me soient enfin rendus ;  
Encore est-ce un bonheur.

Acte 1, sc. 5, v. 204-215

ANSELME (au sujet de sa bourse à demi-arrachée par Mascarille)

Ah ! dieux ! elle m'était tombée !

Acte 1, sc. 6, v. 259

ANSELME

Mon argent bien aimé : rentrez dedans ma poche.

Acte 2, sc. 5, v. 652

+ *une histoire de naufrage (acte V)*

L'ÉCOLE DES FEMMES (1662)
---------------------------

ARNOLPHE

L'autre, pour se purger de sa magnificence,  
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;  
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,  
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.

Acte 1, sc. 1, v. 39-42

HORACE

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,  
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,  
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,  
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.

Acte 1, sc. 6, v. 345-348

DOM JUAN (1665)
-----------------

DOM JUAN, parlant à ses laquais.

Parbleu ! Coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, cela n'est rien.

DOM JUAN.

Comment ? Vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur : j'étais venu...

DOM JUAN.

Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

DOM JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

Monsieur DIMANCHE

Cela n'est point nécessaire.

DOM JUAN.

Ôtez ce pliant, et apportez un fauteuil.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

DOM JUAN.

Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur...

DOM JUAN.

Allons, asseyez-vous.

Monsieur DIMANCHE

Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DOM JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

Monsieur DIMANCHE

Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DOM JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DOM JUAN.

Parbleu ! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

Monsieur DIMANCHE

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DOM JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

Monsieur DIMANCHE

Je voudrais bien...

DOM JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

Monsieur DIMANCHE

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DOM JUAN.

C'est une brave femme.

Monsieur DIMANCHE

Elle est votre servante, Monsieur. Je venais...

DOM JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

Monsieur DIMANCHE

Le mieux du monde.

DOM JUAN.

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

Monsieur DIMANCHE

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

DOM JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

Monsieur DIMANCHE

Toujours de même, Monsieur. Je...

DOM JUAN.

Et votre petit chien Brusquet ? Gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

Monsieur DIMANCHE

Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chévir.

DOM JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

Monsieur DIMANCHE

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

DOM JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur.

DOM JUAN.

Parbleu ! Je suis à vous de tout mon cœur.

Monsieur DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

DOM JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

Monsieur DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DOM JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

Monsieur DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

DOM JUAN.

Oh ! çà, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

Monsieur DIMANCHE

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DOM JUAN, se levant.

Allons, vite un flambeau pour conduire Monsieur Dimanche et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

Monsieur DIMANCHE, se levant de même

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

*Sganarelle ôte les sièges promptement.*

DOM JUAN.

Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

Monsieur DIMANCHE

Ah ! Monsieur...

DOM JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

Monsieur DIMANCHE

Si...

DOM JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

Monsieur DIMANCHE

Ah ! Monsieur, vous vous moquez, Monsieur...

DOM JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

*Il sort.*

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

Monsieur DIMANCHE

Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de compliments que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous ; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton ; vous verriez de quelle manière...

Monsieur DIMANCHE

Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh ! Ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

Monsieur DIMANCHE

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi ! Ne parlez pas de cela.

Monsieur DIMANCHE

Comment ? Je...

SGANARELLE.

Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

Monsieur DIMANCHE

Oui, mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

Monsieur DIMANCHE

Mais mon argent...

SGANARELLE, prenant Monsieur Dimanche par le bras.

Vous moquez-vous ?

Monsieur DIMANCHE

Je veux...

SGANARELLE, le tirant.

Eh !

Monsieur DIMANCHE

J'entends...

SGANARELLE, le poussant.

Bagatelles.

Monsieur DIMANCHE

Mais...

SGANARELLE, le poussant.

Fi !

Monsieur DIMANCHE

Je...

SGANARELLE, le poussant tout à fait hors du théâtre.

Fi ! Vous dis-je.

Acte 4, sc. 3

### Après *L'Avare*

#### LES FOURBERIES DE SCAPIN (1671)

SCAPIN

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent : il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions ; et journées du procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts ; pour les épices de conclusion ; pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Acte 2, sc. 5

#### LES FEMMES SAVANTES (1672)

HENRIETTE

Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable  
De vous porter en dot un bien considérable ;  
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,  
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ;  
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles  
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;  
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,  
Votre grâce, et votre air, sont les biens, les richesses,  
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :  
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

Acte 5, sc. 1, v. 1498-1508

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE.

Hélas ! Je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

LE NOTAIRE.

La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire ; mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants ?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu ! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie !

BÉLINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chère femme !

BÉLINE.

La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN.

Mamour !

BÉLINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE.

Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.

Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gérante. mains

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! De combien sont les deux billets ?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN.

Oui, Monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

Acte 1, sc. 7

#### CHŒUR des DOCTEURS

*Sçavantissimi doctores,  
Medicinae professores,  
Qui hic assemblati estis,  
Et vos, altri Messiores,  
Sententiarum Facultatis  
Fideles executores,  
Chirurgiani et apothicari,  
Atque tota compania aussi,  
Salus, honor, et argentum, (Acte 3, sc. 15, v. 350)  
Atque bonum appetitum.*